

## LA VIE QUOTIDIENNE AU MAQUIS : TEMOIGNAGES

L'installation à La Bouriette et à Lautanel, vastes bergeries dotées pour partie d'un étage, d'une cuisine et d'un hangar, nous permit d'affronter les rigueurs d'un hiver très rude sur le Causse dans des conditions supportables, cependant les maquisards eurent à résoudre successivement trois sortes de problèmes : la boue, le froid, la place.



**Figure 1: Une partie du maquis d'Ornano aux alentours de Noël 1943**  
© Fonds Privé de l'Amicale du Maquis d'Ornano

De gauche à droite :  
1<sup>er</sup> rang : Maxou, Francis, Gilbert, Le Sabre, Jo, Léo.  
2<sup>ème</sup> rang : Biffin, Tonin, Toto, Joé, Charlemagne, Lucien, Picou, Jacques, Moustic, Loulou, Bébert, Gaby, François, Antoine, Georges

*La boue* : les abords de La Bouriette n'étaient pas faits pour supporter sans dommage les nuisances de trente-cinq à cinquante paires de godillots, si bien qu'à la saison des pluies, les chemins alentours et surtout le terre-plein devant l'entrée principale étaient remplis d'une boue qui s'accordait mal avec les pauvres chaussures en mauvais état dont disposaient les maquisards. Il fut donc décidé de mobiliser une partie du camp qui put, au moins trouver sur le Causse, des charges de petites pierres pour affermir le sol puis des morceaux de dalles plates posées dessus de manière à constituer un parvis convenable permettant les entrées et sorties sans inconvénient, ni pour les chaussures ni pour l'intérieur du bâtiment. Par contre, on ne put rien faire sur les chemins qui, photographiés par un Messerschmitt d'observation, qui passait tous les jours au-dessus de nous, firent croire que nous étions bien plus nombreux et amenèrent l'État-major allemand à mobiliser plus d'un bataillon pour nous attaquer quelques mois plus tard.

*Le froid* : la salle principale dans laquelle nous vivions et couchions n'avait pas de moyen de chauffage et le mince plancher du premier étage donnait directement sur les tuiles du toit. Les nuits étaient glaciales et, bien que serrés entre nous comme des sardines, nous grelottions sous nos minces couvertures.

Là aussi un groupe important fut mobilisé pour trouver d'autres dalles plates ainsi qu'une grosse bûche de bois vert, qui équarrie tant bien que mal, servit de linteau, pour monter une vaste cheminée dont les pierres étaient scellées avec un mélange de paille et d'argile. Ce n'était pas une œuvre d'art, elle avait même tendance à fumer, mais elle permettait surtout aux hommes de garde de se réchauffer et à tous de faire griller des tranches de pain à la pointe du couteau ou des morceaux de viande, quand il y en avait.

*La place* : le maquis s'étoffant régulièrement la situation devenait intenable dans le dortoir. Les hommes étaient couchés par groupe de six à huit sur un semblant de paille brisée. Faute de place et à cause du froid, ils s'allongeaient tous serrés du même côté, de temps à autre tout le groupe se retournait et la nuit passait ainsi ponctuée des ronflements,

des toussotements, des mots sans suite des rêveurs, des arrivées et des départs des hommes de garde. Pour ces derniers, le matin était presque une délivrance.

Il n'était plus possible de continuer ainsi et là encore il fut décidé d'aménager au premier étage un espace non protégé qu'il fallait isoler. Les corvées s'organisèrent pour ramasser houx, bruyère, genévrier et branchages divers, et constituer des fagots d'un mètre de haut serrés côte à côte et coincés entre le plancher et la toiture. Les buissons étaient abondants et nous en profitâmes pour en supprimer un grand nombre, et dégager par la même occasion des champs de tir en cas d'attaque. Nous avons d'un seul coup doublé notre surface habitable. Le soir même, la moitié du camp montait se prélasser à l'aise sur une bonne couche de paille, présent fort bienvenu de notre ami Hubert Brousse à Verdeilles. Il faisait toujours aussi froid mais tous disposaient d'une place convenable pour sa couche et son sac.

Ces derniers travaux ne constituèrent toutefois pour la place qu'un répit en raison de l'arrivée continue de nouveaux volontaires. La ferme de Lautanel, trouvée en bon état à trois ou quatre cent mètres de La Bouriette résolut le problème. Deux groupes sur quatre y émigrèrent et y séjournèrent jusqu'à l'attaque du 21 mars 1944.

Entre la création du Maquis d'ORNANO et la fin de l'année 1943, les effectifs ne cessèrent d'augmenter ne permettant plus de subsister avec des rentrées de fonds irrégulières, c'est pourquoi, début 1944, nous fûmes dotés, à l'initiative de nos ravitailleurs, d'un budget forfaitaire, modeste mais assez régulier pour chaque homme présent au maquis.

L'argent venait d'Angleterre et il fut le bienvenu. Ces fonds amélioraient très sensiblement un ravitaillement bien restreint en nous donnant la possibilité d'acheter directement une partie importante de nourriture auprès des fermiers de la région au domicile desquels nous étions généralement très bien accueillis.



**Figure 2: Arrivée du ravitaillement © Fonds Privé de l'Amicale du Maquis d'Ornano**

Cela nous permit en outre de marquer, autrement que par un triste rata, le passage d'un chef, la commémoration du 11 novembre, le réveillon de la Saint Sylvestre ou un anniversaire. Une gestion adéquate de ce budget nous autorisa également quelques extras destinés à servir de remède contre le découragement qui envahissait, parfois, un maquisard au cours d'une crise de cafard survenue à la pensée de ne pouvoir être présent aux côtés des siens à une fête ou à une cérémonie à laquelle il était resté très attaché.

En effet si la précarité de nos conditions de vie au maquis durant l'hiver provoquait de temps à autre quelques accès de mauvaise humeur, par contre le découragement engendré par une souffrance d'ordre affectif ne posait guère de problèmes : un repas amélioré suivi d'un bon verre de vin partagé entre quelques joyeux camarades suffisait la plupart du temps pour remonter le moral de l'intéressé... et il ne s'est révélé aucun type d'allergie à ce genre de traitement.

